

Bien heureux sont ceux qui peuvent comprendre une pareille déduction et qui savent se convaincre qu'elle s'applique plutôt à la connaissance qu'à l'amour, à la vertu, au devenir ou à la végétation. Quant à moi, malgré les quelque vingt ans que j'ai consacrés à l'étude de la connaissance depuis mon premier *Essai*, je dois confesser que dans ce moment de l'idée absolue, je ne découvre absolument aucune idée, que je ne saisis pas même pourquoi on ne mettrait pas à la place de chaque terme le terme contraire. Quelle différence y aurait-il dans la démonstration de la thèse, si l'on disait : l'idée n'existe dans un état de nécessité et hors de soi que lorsque le particulier est son élément, que l'objet et la notion font deux ou que l'idée se prend elle-même pour sujet, etc. ? Que le lecteur compare, et il avouera que la notion de la connaissance n'est nullement obscurcie par cette substitution. Que Hegel se soit pris au sérieux, je le crois; sa doctrine, après tout, est une phase naturelle dans l'évolution de l'idéalisme allemand; mais cette doctrine, qui consiste à réaliser nos pensées, sans consulter au préalable le monde réel soumis à notre observation, peut revêtir autant de formes qu'il y a de combinaisons possibles entre nos pensées; chaque poète, chaque rêveur est idéaliste, et le moins fantaisiste n'est pas Hegel. Il est temps que la plaisanterie cesse; ce n'est pas là de la logique, c'est la charge de la logique.

La connaissance est déjà l'idée pour Hegel. Mais avant que l'idée devienne idée, elle se manifeste comme objet dans la mécanique, dans la chimie et dans la téléologie; pourquoi pas dans la plante, dans l'animal et dans l'homme? Et avant de passer à l'état d'objet, elle est sujet dans la notion, dans le jugement et dans le syllogisme. Ici on pourrait demander à l'auteur pourquoi il traite des opérations multiples de la pensée, avant de parler de la connaissance en général. Est-ce que la notion, le jugement et le raisonnement ne

sont pas des connaissances particulières, des formes déterminées de la connaissance, ou bien la déduction ne procède-t-elle pas du plus au moins, du général au particulier? Sans doute, mais Hegel appelle notion ce que tout le monde appelle connaissance; cela convient mieux à la marche de l'idée. Soit, c'est là son moindre défaut, pourvu que cette manœuvre puisse nous apprendre quelque chose sur la notion, le jugement et le raisonnement. Ces formes organiques de la pensée ont une valeur parfaitement déterminée par la théorie et par la tradition depuis Aristote. Kant les déclarait parfaites, quoiqu'il n'eût pas de préjugés en faveur des anciens. Certes, il est permis de critiquer ou même de réfuter ce qui est établi, mais à la condition qu'on nous dise pourquoi et qu'on fasse mieux. Mettons donc l'idéalisme absolu à l'épreuve, voyons comment les triades s'appliquent à la logique formelle de l'école. On chercherait en vain, elles ne s'appliquent pas. Hegel ne donne pas une théorie de la notion, du jugement et du raisonnement, mais une explication très superficielle de quelques notions, de quelques jugements, de quelques raisonnements. Le reste n'entre pas dans le mouvement de l'idée, et c'est souvent l'essentiel. L'auteur ne s'est pas donné la peine de comprendre la logique formelle, il la dédaigne. Il confond le syllogisme avec le raisonnement en général et l'induction avec le syllogisme; mais il a soin de dissimuler ses erreurs sous la prétention des termes. Du reste, aucun esprit d'observation ou d'analyse, aucune explication que l'intelligence puisse s'assimiler et reproduire; au lieu de science, des logogriphes :

« La *notion* est l'existence vraiment concrète, parce que l'individualité, qui est l'unité négative et déterminée en soi et pour soi, contient aussi un rapport avec soi, c'est à dire l'universalité. Les moments de la notion ne peuvent, par conséquent, être séparés. Les déterminations réfléchies peuvent chacune être séparées de son contraire, et, ainsi

isolées, elles peuvent être comprises et avoir une valeur. Mais comme dans la notion se trouve posée leur identité, chacun des moments de la notion ne peut être saisi qu'avec et par l'autre. »

« Le *jugement* constitue le moment de la finité; car la finité des choses consiste précisément en ce qu'elles sont des jugements, c'est à dire en ce qu'en elles se trouvent réunies et leur existence propre et leur nature générale, leur corps et leur âme; sans cela, elles ne seraient pas; mais ces deux moments sont distincts, et peuvent être séparés. Dans le jugement abstrait : l'individuel est l'universel, l'individuel, en tant que terme négatif et qui est en rapport avec lui-même, est le terme immédiatement concret, et le prédicat est le terme abstrait et indéterminé, l'universel. Mais comme ils sont réunis par la copule *est*, le prédicat doit contenir, dans son universalité, la déterminabilité du sujet. L'universel ainsi déterminé, c'est le *particulier*, lequel pose l'identité du sujet et du prédicat; et puisqu'il est dans un état d'indifférence à l'égard de la forme de tous les deux, il fait le contenu du jugement. »

« On se représente ordinairement le *sylogisme* comme une forme de la pensée rationnelle, mais comme une forme subjective qui n'a pas une connexion intime avec le contenu de la raison, par exemple, avec le principe d'une action conforme à la raison. On parle beaucoup et souvent de la raison, et l'on en appelle à elle sans déterminer ce qu'elle est, et sans songer au moins à la faculté qu'elle a de raisonner. Si le syllogisme formel qui est l'instrument de la raison semble ne rien offrir de rationnel, c'est qu'on le sépare du contenu de la raison. Et cependant ce contenu n'a un caractère rationnel qu'en vertu de la détermination qui donne à la pensée elle-même ce caractère; et cette détermination c'est le syllogisme, lequel n'est autre chose que la notion posée avec tous ses éléments réels (mais qui n'est d'abord que no-

tion formelle). Par conséquent, le syllogisme est le fondement essentiel de toute vérité, et partant *l'absolu est un syllogisme*; définition qu'on pourrait énoncer aussi par cette proposition : *toutes choses sont un syllogisme*. La notion est, en effet, au fond de toutes choses, et leur existence exprime la différence de ses moments. Car sa nature universelle se donne une réalité extérieure par le particulier, d'où, par un retour négatif sur elle-même, elle se pose comme individu, ce qui, en renversant les termes, peut également s'exprimer ainsi. Le réel, c'est l'individu qui par le particulier s'élève au général, et atteint par là à son identité. Le réel est un, mais de manière à donner, pour ainsi dire, passage aux différents moments de la notion; et le syllogisme est comme le mouvement circulaire de ces moments, à l'aide desquels le réel pose son unité. »

Verba et voces. Cela est au dessous de toute critique. La philosophie doit se hâter de répudier un pareil verbiage, sous peine de se discréditer elle-même.

Telle est donc la situation logique en ce moment. D'un côté, M. Stuart Mill et M. Renouvier, l'Angleterre et la France, considérées dans leurs tendances les plus vives, favorisent la recrudescence de sensualisme qui se dégage du développement exclusif des études physiques, donnent la main au positivisme et réduisent la science à un catalogue de phénomènes. D'un autre côté, Hegel, représentant de l'Allemagne dans sa tendance idéaliste, développe le panthéisme et réduit la science à la spéculation pure, sous prétexte que l'idéal est la véritable réalité et que les êtres du monde sont des notions. Ces deux courants contraires aboutissent à deux extrémités également funestes, la négation de l'absolu et la négation de la contingence. L'un écarte Dieu, méconnaît la raison et provoque l'abdication de la dignité morale de l'homme. L'autre écarte les faits, méconnaît la sensibilité et ne tient aucun compte du sens commun. Comme mé-

thodes, le premier rejette la déduction et conteste la valeur du syllogisme, M. Mill du moins pousse la logique jusque-là. Le second rejette l'observation et refuse toute autorité à l'induction. Tous deux font violence à la nature humaine, conduisent au scepticisme par des voies différentes, et appellent une réforme sérieuse dans la théorie de la connaissance. Il faut à l'observation étroite et arrogante des écoles positivistes, opposer les lois et les conditions d'une observation légitime, montrer que l'expérience ne peut rien sans la raison, et qu'en conséquence elle prononce sa propre condamnation, en éliminant tout élément *a priori* des recherches scientifiques. Il faut à la spéculation arbitraire et déréglée des écoles panthéistes, opposer une spéculation méthodique et prudente, montrer que l'analyse impartiale des faits qui nous apparaissent dans l'intuition, doit précéder la synthèse, et qu'en conséquence la déduction, sans l'appui et le contrôle de l'observation, est aussi impuissante à engendrer la certitude que l'observation sans la garantie de la déduction. L'analyse et la synthèse, développées isolément, en opposition l'une avec l'autre, ne jettent sur les objets qu'une lumière douteuse qui nous dérobe une face de leur nature et relève l'autre face. Toute exagération amène une réaction en sens contraire. C'est ainsi que les aberrations des écoles sensualistes sont l'excuse de l'idéalisme absolu, et que les extravagances des écoles idéalistes deviennent à leur tour un titre pour le positivisme. Il importe à l'honneur de la philosophie de franchir le cercle de ces notions étroites et paradoxales. Il faut enfin démontrer que la construction de la science exige le concours de toutes nos forces intellectuelles, le témoignage de toutes nos sources de connaissances, l'emploi de tous nos procédés d'investigation, que les solutions exclusives sont nécessairement des erreurs, que la vérité est au dessus du conflit des opinions contraires et peut seule les unir et les réconcilier.

L'éclectisme était dans cette voie, mais il ne s'est pas élevé assez haut pour faire face aux difficultés du moment. Le nom de la science n'est pas éclectisme, car cette doctrine manque d'unité, mais *organisme*, c'est à dire organisation de la vie intellectuelle, de la vie morale, sociale et religieuse sur la base de la raison et de l'observation, de la philosophie et de l'histoire, de l'autorité et de la liberté.

Un seul philosophe est à la hauteur de la situation. Krause est encore peu connu en France, parce qu'il n'appartient pas au mouvement suscité par Kant et terminé par Hegel, qui seul a fixé l'attention dans ce pays, et qu'il a repris à nouveau l'institution de la science d'après la méthode cartésienne. Point de départ, principe, méthode, système, organisation de la science considérée dans ses conditions, dans ses lois, dans ses formes, dans sa légitimité, tout a été soumis par Krause à un examen sévère et traité avec une sûreté de vues qui peut défier la critique. M. Renouvier a reconnu l'importance d'un tableau de catégories, comme lois de la pensée, pour l'édification de la science; il signale avec raison les imperfections des travaux d'Aristote et de Kant sur cette matière et propose une liste nouvelle qui ne vaut pas les anciennes; il ignorait que cette œuvre est achevée depuis longtemps en Allemagne et qu'elle est réalisée avec un talent auquel des adversaires mêmes ont rendu un éclatant hommage, comme on peut s'en convaincre par l'ouvrage du docteur Erdmann sur l'Histoire de la philosophie moderne. Quoique la doctrine de Krause ne porte plus comme celles de ses prédécesseurs la pure empreinte de l'école germanique, elle n'a pas eu la chance encore de rencontrer un traducteur en France. L'Espagne a pris l'initiative à cet égard, grâce à M. Sanz del Rio, professeur à l'université de Madrid. Quelques parties seulement de cette doctrine, concernant la psychologie, le droit et la société, ont été présentées au public français par MM. Ahrens, Bouchitté, Pascal

Duprat et Darimon. D'autres ont parlé avec éloge des conceptions morales et religieuses de l'auteur. Je me propose dans le présent ouvrage d'en reproduire en toute liberté d'esprit et sur un plan nouveau les théories logiques sur l'ensemble des connaissances humaines. Les œuvres logiques de Krause sont assez nombreuses et se sont succédé pendant un long espace de temps. Ce sont :

Grundriss der historischen Logik, Iena, 1803;

Abriss des Systemes der Logik, Göttingen, 1825, 1828;

Vorlesungen über die Grundwahrheiten der Wissenschaft, Göttingen, 1829;

Die Lehre vom Erkennen und von der Erkenntniss, Göttingen, 1836; œuvre posthume éditée par M. Leonhardi, accompagnée d'une annotation nouvelle et complète pour toutes les formes organiques de la connaissance.

Mais la logique n'est pas une science isolée. Pour exposer la théorie de la connaissance, il faut s'appuyer sur l'analyse de l'âme qui produit la connaissance et qui sait qu'elle connaît. La logique est à la psychologie ce que la physiologie est à l'anatomie. La psychologie constate par le sens intime les organes ou les facultés de l'esprit, la volonté, le sentiment, la pensée, et décompose de nouveau la pensée en sensibilité, imagination, mémoire, entendement et raison. La logique s'empare de ces données et montre l'action des facultés intellectuelles dans la formation et dans l'organisation de la connaissance. Je prévient donc le lecteur que la logique que je publie aujourd'hui et la psychologie que j'ai publiée en 1862, sous ce titre : *La Science de l'âme dans les limites de l'observation* ne forment qu'un seul et même tout. Les rapports étroits qui unissent ces deux sciences et les développements que j'ai donnés au fait primitif de la conscience, à la nature et à la vie de l'esprit, à ses propriétés et à ses facultés, me dispensent de m'étendre sur les antécédents de la logique. Celui qui ne tiendrait pas compte

de mes travaux antérieurs considérerait à juste titre comme téméraires les premières pages de la logique, où j'expose simplement les résultats obtenus par l'analyse psychologique. L'explication et la justification qu'on est en droit de me demander se trouvent ailleurs.

La logique et la psychologie sont l'une et l'autre une préparation à la métaphysique, envisagée comme science. Il ne faut rien de moins que l'étude approfondie du moi et de sa capacité intellectuelle pour ôter à la métaphysique le caractère d'une série d'hypothèses, et pour lui donner la forme et la valeur de la géométrie, qui est elle-même un rameau détaché de la philosophie pure. Kant avait bien compris cette nécessité d'une critique de nos moyens de connaître pour aborder avec fruit les problèmes de la métaphysique, mais il s'était gravement mépris sur la portée de la raison. Ce sujet sera traité avec tous les développements qu'il comporte. Nous verrons que la légitimité de nos connaissances ne peut être décidée que par la solution de la question capitale de la pensée, celle de l'existence de Dieu; point de science sans principe, et le principe de tout ce qui est, soit hors de nous, soit en nous, le principe d'existence et de connaissance, c'est l'être de toute réalité que nous appelons Dieu. La logique alors a sa fin dans l'affirmation de Dieu, comme principe de la science, et ce principe, reconnu dans la pleine lumière de la conscience, quand l'esprit est en possession de toutes ses forces, devient ensuite la base sur laquelle s'élève la métaphysique. La notion de Dieu est pour la métaphysique, ce que la notion de l'espace est pour la géométrie. Si la notion de Dieu est certaine, la science de Dieu peut se dérouler par le seul effet du raisonnement, d'une manière aussi régulière, aussi systématique que la science de l'espace. Tout l'effort de la pensée doit porter sur ce point. C'est à quoi tendent la psychologie et la logique. Ces deux sciences, au point de vue de la méthode, appartiennent à l'analyse ;

elles sont une élévation graduelle de l'esprit à l'être infini et absolu, une marche de la pensée qui va du point de départ au principe, du moi à Dieu; la métaphysique constitue la synthèse, la construction définitive de la science dans son ensemble. La synthèse suivra l'analyse et s'y conformera, tout en élargissant le cadre des recherches.

INTRODUCTION

I. NOTION DE LA LOGIQUE

Toute science est un ensemble de connaissances, revêtues du caractère de la vérité et de la certitude, exposées avec méthode et présentées sous une forme systématique. L'étude de la nature et les mathématiques, l'histoire et la philosophie, ne méritent le titre de science qu'à ce prix. Des affirmations isolées, sans relation entre elles, sont des apophthegmes ou des aphorismes, comme les sentences des Sages de la Grèce; des jugements portés avec précipitation, des indications probables, des opinions individuelles sont des préjugés, des paralogismes ou des connaissances vulgaires. Il faut autre chose que l'erreur et l'hypothèse, il faut plus que des maximes sans suite, fussent-elles justes, pour constituer la science; il faut la vérité et la certitude, il faut la méthode et le système. La science, quel que soit son objet, est un tout organique, un corps de doctrines dont les membres sont régulièrement liés entre eux, dont les parties s'expliquent les unes par les autres, où tout se soutient, s'enchaîne, se rapporte à tout, comme dans un corps vivant.